

PIÈCES MORTELLES

VIE ET MORT DE H, PIQUE-ASSIETTE ET SOUFFRE-DOULEUR

REQUIEM

LES PLEURNICHEURS

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

YACOBI ET LEIDENTHAL - KROUM L'ECTOPLASME - UNE LABORIEUSE ENTREPRISE

Théâtre choisi I, Comédies, 2001

Traduit par Laurence Sendrowicz

LES SOUFFRANCES DE JOB - L'ENFANT RÊVE - CEUX QUI MARCHENT DANS L'OBSCURITÉ

Théâtre choisi II, Pièces mythologiques, 2001

Traduit par Laurence Sendrowicz et Jacqueline Carnaud

SHITZ - LES FEMMES DE TROIE - MEURTRE - SATIRES (EXTRAITS)

Théâtre choisi III, Pièces politiques, 2004

Traduit par Laurence Sendrowicz et Jacqueline Carnaud

LE SOLDAT VENTRE-CREUX - FUNÉRAILLES D'HIVER - SUR LES VALISES

Théâtre choisi IV, Comédies grinçantes, 2006

Traduit par Laurence Sendrowicz et Jacqueline Carnaud

TOUT LE MONDE VEUT VIVRE - YAKICH ET POUPATCHÉE - LA PUTAIN DE L'OHIO

Théâtre choisi V, Comédies crues, 2008

Traduit par Laurence Sendrowicz et Jacqueline Carnaud

DOUCE VENGEANCE ET AUTRES SKETCHES (CABARET), 2009

Traduit par Laurence Sendrowicz

LES INSATIABLES, 2009

Traduit par Laurence Sendrowicz

LES NUMÉROS, *in* 25 PETITES PIÈCES D'AUTEURS, 2007

Traduit par Laurence Sendrowicz

QUE D'ESPOIR! (CABARET), 2007

Traduit par Laurence Sendrowicz

Sur son œuvre

LE THÉÂTRE DE HANOKH LEVIN. ENSEMBLE À L'OMBRE DES CANONS, 2008, par Nurit Yaari

Chez d'autres éditeurs

YACOBI ET LEIDENTHAL

coédition Théâtre des Treize Vents/Maison Antoine Vitez, 1994

Traduit par Laurence Sendrowicz

MARCHANDS DE CAOUTCHOUC

coédition Théâtre des Treize Vents/Maison Antoine Vitez, 1994

Traduit par Liliane Atlan

HANOKH
LEVIN

THÉÂTRE CHOISI VI
pièces mortelles

VIE ET MORT DE H,
PIQUE-ASSIETTE ET SOUFFRE-DOULEUR

REQUIEM

LES PLEURNICHEURS

*Traduit de l'hébreu par
Laurence Sendrowicz et Jacqueline Carnaud*

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions THEATRALES
MAISON ANTOINE VITEZ

RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN

La collection *Répertoire contemporain* vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre contemporain et à les accompagner dans leurs recherches. Pour proposer des textes à lire et à jouer.

© Dani Tracz, Tel-Aviv, pour la langue originale.

© 2011, éditions Théâtrales,

20, rue Voltaire, 93100 Montreuil, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-84260-432-5 • ISSN : 1760-2947

Couverture : portrait de Hanokh Levin © Gadi Dagon

Cet ouvrage a reçu le soutien de l'ambassade d'Israël.

La traduction de ces pièces a été réalisée avec le concours de la Maison Antoine Vitez.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration (article L. 122-5-2 et 3), toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L. 122-4-1) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Les droits de Hanokh Levin en langue française sont strictement réservés. Pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique du texte de ses pièces, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de l'agence Althéa pour l'auteur (althéa@editions.theatrales.fr, tél. : 33 (0)1 56 93 36 70) et de la SACD pour les traductrices.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Vie et mort de H, pique-assiette et souffre-douleur</i>	7
<i>Requiem</i>	105
<i>Les Pleurnicheurs</i>	145
Note sur l'auteur, par Nurit Yaari	186

La Grande Comédie

Au seuil de la mort j'aimerais écrire
Une grande comédie
Quelque chose qui vous transportera
Vous enchantera
Quelque chose qui vous fera monter aux lèvres
Un sourire
Peut-être un rire de temps en temps
Et vous donnera quand vous repartirez
Un sentiment de profond contentement.

Hanokh Levin, fin juillet 1999

VIE ET MORT DE H,
PIQUE-ASSIETTE ET SOUFFRE-DOULEUR

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz

PERSONNAGES

BOUBEL

EMNOPÉE, *sa femme*

FOGRA, *leur fille*

VARSOVIAK, *fiancé de Fogra*

H, *vague parent des Boubel, hébergé chez eux*

ADASH BARDASH, *ami de H*

HANNAH FLITZ, *une serveuse*

MONSIEUR PILO

La pièce a été créée en 1972, au Théâtre de Haïfa, dans une mise en scène d'Oded Kotler.

ACTE I

Scène 1

Chez les Boubel. Le soir. H est assis et mange un gâteau. Apparaît Boubel, très élégant, chapeau à la main. Il se met à faire les cent pas, visiblement dans l'attente de quelqu'un.

H.– *(claque la langue)* Tetetetete. Tetetetete.
(un temps)

Tetetete. Excuse-moi de faire des petits bruits comme ça, mais c'est parce que je me régale. Un vrai délice ce gâteau. Tetetete.
(Boubel ne réagit pas)

Ah, je me régale! Qu'est-ce que je me régale!

BOUBEL.– Non.

H.– Quoi, « non » ?
(un temps)

Quoi, « non » ?

BOUBEL.– Non.

H.– Quoi, « non » ?

BOUBEL.– Tu ne te régales pas.

H.– Pourquoi ?

BOUBEL.– Parce que.

H.– Si, je me régale. Beaucoup.

BOUBEL.– Non.

H.– Excuse-moi, mais le gâteau que je mange me procure un plaisir... intense.

BOUBEL.– Ni intense ni rien du tout.

H.– Comment ça, « ni rien du tout » ? Quand tu manges un gâteau, ça ne te procure pas de plaisir, à toi ?

BOUBEL.– À moi, si.

H.– Eh bien, moi pareil.

BOUBEL.– Non, pas toi.

H.– Pourquoi pas moi?! J'éprouve du plaisir exactement comme n'importe qui d'autre. Pourquoi ce serait différent avec moi?

(un temps)

Pourquoi?

(un temps)

Pourquoi?

(un temps)

Pourquoi?

BOUBEL.– Fiche-moi la paix!

H.– Alors explique-moi pourquoi tu as dit ça.

BOUBEL.– J'ai dit ça pour qu'il n'y ait aucun malentendu possible : même s'il t'arrive, parfois, de goûter à quelque chose de bon, tu n'es pas et ne seras jamais aussi heureux que nous.

H.– Je ne prétends pas être aussi heureux que vous, mais en ce qui concerne le gâteau, accorde-moi que je me régale.

BOUBEL.– Rien! Je ne t'accorde rien! Et n'essaie pas de me faire dire ce que je ne veux pas dire. Le gâteau ne t'a pas procuré de plaisir, de même que rien, jamais, ne t'a procuré, ne te procure et ne te procurera de plaisir. Sur ce, la discussion est close.

H.– Quoi, vous avez le monopole du plaisir?

BOUBEL.– Ça suffit! *(il appelle)* Emnopée!

EMNOPÉE.– *(off)* Les chaussures et j'arrive!

H.– Vous sortez?

BOUBEL.– Ça te dérange? Et si je te dis qu'on va d'abord dans un café et ensuite dans une boîte de nuit, est-ce que ça change quelque chose pour toi?

H.– Vous sortez en boîte? Mais qu'est-ce que vous allez chercher en boîte!?

BOUBEL.– Du plaisir et... du plaisir. Du magret de canard aux amandes, du champagne, du rire, un peu de joie aussi, quelques trémoussements... ça te suffit ou je continue?

H.– Moi aussi, je vais peut-être sortir ce soir, on ne sait jamais...

BOUBEL.– Arrête de dire n'importe quoi. Toi, tu restes à la maison.

H.– Parce que j'aime le calme et la tranquillité.

BOUBEL.– Non.

H.– Tu sais bien que j'aime le calme et la tranquillité.

BOUBEL.– Non, tu n'aimes rien.

H.– C'est ma vie, j'en fais ce que je veux. Tu me proposes quoi ?

BOUBEL.– (*appelle en haussant le ton*) Emnopée !

EMNOPÉE.– (*off*) Ça y est, j'ai mis mes chaussures !

BOUBEL.– C'est que... elle s'est achetée des chaussures, ma femme, spécialement pour ce soir.

H.– Donc vous avez quelque chose de spécial à fêter.

EMNOPÉE.– (*apparaît dans l'embrasure*) Et comment !

BOUBEL.– (*après avoir examiné Emnopée, ravi*) C'est ma femme, Emnopée. (*il pointe un doigt en direction de sa joue*) Oui, ma femme chérie. Emnopée. C'est elle, elle, elle, ma femme, ma chérie, mon Emnopée.

EMNOPÉE.– (*indique ses chaussures*) Et tu n'as rien à dire sur elles ?

BOUBEL.– Oh, quelles chaussures ! Quelles chaussures pour quels pieds ! On aurait presque envie de les lécher ! (*à H*) Emnopée a fait tous les magasins de la ville, elle a poussé au suicide une centaine de vendeurs, elle les a transformés en petits vieux hagards et rabougris, elle a écrasé des mains et des boîtes en carton, mais le modèle qu'elle voulait, elle l'a trouvé.

EMNOPÉE.– J'achète et je paye. La moindre des choses, c'est d'obtenir ce que je veux. Je me trompe ?

BOUBEL.– Certainement pas. C'est d'ailleurs grâce à ton opiniâtreté que nous sommes arrivés là où nous sommes.

EMNOPÉE.– H, tu ne m'as pas encore donné ton avis sur mes chaussures.

H.– Des chaussures, ça reste des chaussures.

BOUBEL.– C'est quoi, ce mépris ? Si tu crois que tu vauds mieux qu'elles ! (*à Emnopée*) H n'a pas encore eu le temps d'y réfléchir. Mais il a toute la soirée devant lui. Quand on rentrera, il nous donnera son avis sur tes chaussures.

REQUIEM

D'APRÈS TROIS NOUVELLES DE TCHEKHOV

Traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz

PERSONNAGES

LE VIEUX

LA VIEILLE

LE COCHER

LA MÈRE

L'INFIRMIER

LA PUTAIN À LA VERRUE

LA PUTAIN AU GRAIN DE BEAUTÉ

L'IVROGNE À LA TÊTE DE GOURDE

L'IVROGNE À LA TÊTE DE COURGE

L'ANGE JOYEUX

L'ANGE COMIQUE

L'ANGE TRISTE

La pièce a été créée en mars 1999, au Théâtre Caméri, à Tel-Aviv, dans une mise en scène de l'auteur.

Scène 1

La cabane. Le soir. Le Vieux et la Vieille.

LE VIEUX.— Notre bourgade, Popka, était pire qu'un village. N'y habitaient que des vieux qui mouraient au compte-gouttes. Faut dire qu'il n'y avait pas de guerres et pas non plus de grandes épidémies. À croire que les gens faisaient exprès de rester en vie. De s'y s'accrocher comme de la mauvaise herbe. Bref, ça ne marchait pas fort pour le fabricant de cercueils que j'étais. Si j'avais travaillé en ville, on m'aurait appelé « monsieur », mais ici, à Popka, ma vie était d'une extrême pauvreté et se réduisait à cette cabane décrépite d'une seule pièce, dans laquelle il n'y avait que moi, ma vieille, mon poêle, mon lit et mes cercueils.

(la Vieille s'affaire à diverses tâches domestiques)

Jamais vous ne vous seriez dit : voilà une femme à qui il va arriver quelque chose.

(la Vieille continue à s'agiter mais commence à respirer difficilement)

Hé, la vieille, qu'est-ce que tu marmonnes, là-bas dans ton coin ? Pendant cinquante ans tu m'as servi en silence et tout à coup gre-gre-gre ? Tu me casses les oreilles.

(un temps)

Hé, la vieille, qu'est-ce qui te prend ?

LA VIEILLE.— J'ai du mal à respirer.

LE VIEUX.— Tu as pris froid. Ça passera.

LA VIEILLE.— Je tiens à peine sur mes jambes.

LE VIEUX.— Tu as pris froid. Une grippe.

LA VIEILLE.— Et je bois beaucoup d'eau.

LE VIEUX.— Mais ce matin, tu as allumé le poêle comme d'habitude.

LA VIEILLE.— Oui.

LE VIEUX.— Et tu as tiré l'eau.

LA VIEILLE.— Oui.

LE VIEUX.— Alors ça passera. Mais essaye de ne pas marmonner, ça m'empêche de faire les comptes.

(un temps. La Vieille reprend sa tâche en s'efforçant de ne pas ouvrir la bouche, mais de nouveau, des râles lui échappent)

Elle ramone drôlement fort.

LA VIEILLE.– Que faire... j'ai du mal à...

Un temps. La Vieille essaie encore un peu de nettoyer et de ranger la pièce, puis elle grimpe sur le lit. Le Vieux, assis à sa table, bâille, toujours plongé dans ses comptes. La nuit. Silence.

LE VIEUX.– *(soudain, à la Vieille)* Ah, quel manque à gagner! Deux ans qu'il était gravement malade, l'inspecteur de police. Il agonisait. Tout à coup, voilà pas qu'il décide d'aller se soigner à Psozi – et hop, il meurt et se fait enterrer là-bas. M'est vraiment passé sous le nez celui-là, quelle catastrophe! Ils ont dû lui commander un de ces cercueils! Il est parti clamser ailleurs et m'a eu jusqu'au trognon! Rien qu'en un mois, ça fait une perte d'au moins cent... et si je calcule sur l'année...

(il se concentre pour calculer)

Ça fait... mille deux cents!

(il s'écrie, bouleversé) Mille deux cents!!!

La Vieille se relève, affolée.

LA VIEILLE.– Qu'est-ce qui t'arrive?

LE VIEUX.– Une perte annuelle de mille deux cents... Et si j'avais déposé ces mille deux cents de déficit à la banque – ça m'en aurait fait quarante de plus! Bref, de quelque côté que tu te tournes, des pertes, rien que des pertes!

Un temps. La Vieille laisse échapper des sifflements et des hoquets de plus en plus précipités.

LA VIEILLE.– *(soudain)* Mon mari, je me meurs!

(le Vieux la regarde comme s'il la voyait pour la première fois)

La fièvre m'avait mis le feu aux joues, mais mon visage était clair et radieux. Toi qui avais l'habitude de le voir toujours pâle, effrayé et pitoyable, ce visage, tu en es resté tout bête. À l'évidence, je mourais contente de quitter enfin ce monde, surtout cette cabane, avec toi et tes cercueils... j'ai regardé le plafond, remué les lèvres, j'avais vraiment l'air heureuse, on aurait pu croire que je voyais la mort comme un ange libérateur avec qui je m'entretenais tout bas.

(un temps)

J'ai soif... de l'eau...

Le Vieux lui apporte une timbale d'eau et la soutient pendant qu'elle boit.

LE VIEUX.— Alors, je ne sais pas pourquoi, mais je me suis souvenu que de toute notre vie commune, jamais je n'avais eu un geste de tendresse envers toi. Jamais je n'avais éprouvé ne serait-ce qu'un peu de compassion à ton égard... Cinquante-deux ans à vivre côte à côte, de longues, de très longues années, et voilà, comment se fait-il que pendant tout ce temps je n'ai jamais pensé à toi, pas même une seule fois, je ne t'ai jamais prêté la moindre attention, comme si tu étais un chien ou un chat. Jour après jour, tu as allumé le poêle, tu as pétri le pain, fait la cuisine, tu as puisé de l'eau et coupé du bois, tu as dormi dans mon lit ; chaque fois que je revenais ivre à la maison, comme tu pliais respectueusement mon pantalon ! Dire que jamais il ne m'est venu à l'idée de t'offrir un foulard ou de te rapporter quelque douceur ; même le thé, je te l'ai interdit parce que ça coûtait trop cher, et toi, tu t'es docilement résignée à l'eau bouillante. J'ai tout à coup compris pourquoi ton visage était si étrange, si rayonnant, et j'ai pris peur.

(un temps)

Je vais te préparer un thé, la vieille.

(la Vieille secoue négativement la tête)

Un thé te fera du bien.

(la Vieille secoue de nouveau négativement la tête)

Viens, la vieille, je t'emmène chez l'infirmier de Flopka.

(il soupire)

Encore des frais.

Il l'aide à se lever.

LES PLEURNICHEURS

*Traduit de l'hébreu par
Jacqueline Carnaud et Laurence Sendrowicz*

PERSONNAGES

LE MÉDECIN-CHEF

L'INTERNE

L'AIDE-SOIGNANT

L'INFIRMIÈRE D'ÂGE MÛR

LA JEUNE INFIRMIÈRE

L'ANCIEN AGONISANT

LE NOUVEL AGONISANT

LE TOUT NOUVEL AGONISANT

LE VIEILLARD SÉNILE

DEUX GARÇONS DE SALLE

PEUPLE 1, *joué par l'Ancien Agonisant*

PEUPLE 2, *joué par le Nouvel Agonisant*

CLYTEMNESTRE, *jouée par l'Infirmière d'âge mûr*

CASSANDRE, *jouée par la Jeune Infirmière*

AGAMEMNON, *joué par le Médecin-Chef*

ÉGYSSTE, *joué par l'Interne*

LE GUETTEUR, *joué par l'Aide-Soignant*

LE CHEVAL, *joué par l'Aide-Soignant*

Des gardes, des esclaves, joués par les Garçons de salle

La pièce a été créée au Théâtre Caméri, à Tel-Aviv, en 2000, après la mort de l'auteur, dans une mise en scène d'Ilan Ronen.

PARTIE I : LE RETOUR

L'Ancien Agonisant est seul sur son lit. Il se tord de douleur.

L'ANCIEN AGONISANT.– Pourquoi ?

(un temps)

Pourquoi ?

(l'équipe médicale entre en coup de vent.

Le Médecin-Chef ausculte l'Ancien Agonisant et fait un signe de tête à l'Interne.

L'Interne ausculte l'Ancien Agonisant et fait un signe de tête au Médecin-Chef.

L'équipe médicale s'apprête à sortir aussi vite qu'elle est entrée)

Pourquoi ?

(ils sortent, à l'exception de la Jeune Infirmière, qui revient vers le lit)

Pourquoi ?

LA JEUNE INFIRMIÈRE.– Chut... Qu'est-ce que j'en sais ?

Je ne suis qu'une oiselle

qui vient à peine d'ouvrir les yeux.

Quand on me demande « pourquoi »,

je réponds « chut... » –

j'élude.

(elle passe la main sur le front de l'Ancien Agonisant)

Chut... chut...

*(en fredonnant) Mes yeux n'ont pas été créés pour voir
mais pour pleurer...*

L'ANCIEN AGONISANT.– Aïe... Aïe...

J'ai mal à la tête !

Aidez-moi à en finir...

Je veux mourir !

Entre l'Infirmière d'âge mûr.

L'INFIRMIÈRE D'ÂGE MÛR.– Calmez-vous, mon pauvre monsieur !

Voilà trois nuits que nous n'avons pas dormi,

un vrai baigne, cet hôpital.

Bientôt, vous allez mourir.

Nous n'aurons plus à entendre vos cris

ni à supporter votre vue,

le monde sera délivré de vos jérémiades.

Vous ne serez plus.
 Nu et sale, on vous jettera dans une fosse.
 Vous pourrirez lentement,
 mêlé à la terre et oublié de tous,
 vos tourments à jamais effacés...

L'ANCIEN AGONISANT.— Aïe... Aïe...

L'INFIRMIÈRE D'ÂGE MÛR.— De plus, aucune réponse ne sera donnée
 à celui qui demande :

À quoi bon tous ces cris,
 un tel calvaire et à la fin —
 la mort.

Pour quelques instants encore, nous vous survivrons,
 pour quelques respirations,
 puis nous aussi, nous mourrons.
 Calmez-vous, mon pauvre monsieur!
 Souffrez en silence... et rendez l'âme.

LA JEUNE INFIRMIÈRE.— Pourquoi lui parlez-vous comme ça ?

L'INFIRMIÈRE D'ÂGE MÛR.— Tais-toi, petite ignorante!
 La mort n'est rien, la souffrance non plus,
 à peine un battement de cils.
 Un jour, toi aussi, tu sauras.

Les deux Infirmières sortent. L'Ancien Agonisant hurle.

L'ANCIEN AGONISANT.— Aidez-moi à mourir !

J'ai mal...

(un temps)

J'ai mal...

(il soulève la tête)

Jour après jour, j'agonise.
 Deux semaines que je suis couché dans ce lit,
 le visage tourné vers la fenêtre.
 De mes dernières forces, je me redresse
 et je retombe, épuisé.
 Je somnole sur un drap souillé,
 je pousse des cris rauques,
 je gémis en silence,
 une vie tout entière suspendue

à cet instant d'obscurité en plein jour –
la mort.

Entre l'Aide-Soignant qui pousse le Nouvel Agonisant sur un brancard. Il est suivi par les deux Infirmières.

L'INFIRMIÈRE D'ÂGE MÛR.– (*indique le lit*) Mettons-le là.

LA JEUNE INFIRMIÈRE.– Mais il y a déjà quelqu'un !

L'INFIRMIÈRE D'ÂGE MÛR.– On manque de lits à Calcutta. Sache-le :
par la souffrance vient la connaissance.

Que leur importe,

ils ne ressentent plus rien.

Couchés sous la couverture

dans une chemise qui autrefois fut blanche,

ils se désintéressent de tout.

Ne font que pleurer sur leur sort et trembler devant la mort.

Même serrés les uns contre les autres,

ils sont seuls, irrémédiablement seuls.

L'Aide-Soignant et les deux Infirmières déposent le Nouvel Agonisant à côté de l'Ancien. Tous deux se mettent à geindre.

LA JEUNE INFIRMIÈRE.– (*au bord des larmes*) J'entends leurs gémissements.
Je suis peut-être sotte, mais pas sourde.

Les plaintes faiblissent, cédant peu à peu la place au silence.

L'INFIRMIÈRE D'ÂGE MÛR.– Tu vois !

LA JEUNE INFIRMIÈRE.– Oui.

L'INFIRMIÈRE D'ÂGE MÛR.– Allez, on en a d'autres.

Elles sortent. Les Agonisants commencent à discuter à voix basse.

LE NOUVEL AGONISANT.– C'est qui ?

L'ANCIEN AGONISANT.– Qui qui ?

LE NOUVEL AGONISANT.– Toi.

L'ANCIEN AGONISANT.– Moi ? Moi.

Un temps.

LE NOUVEL AGONISANT.– La mort, c'est ici ?

L'ANCIEN AGONISANT.– Oui, c'est ici.